

Valérie de la Torre

Une petite fugue

« Le 41, le 41... » C'est une question d'habitude. Depuis que William anime les lotos, il répète chaque numéro deux ou trois fois. Parfois quatre, le temps que tous les résidents réagissent et de leurs doigts malhabiles, placent un jeton sur la bonne case. Après de longs mois d'inactivité et d'inutiles rendez-vous à Pôle Emploi, il a trouvé un CDD à l'Ehpad *Les mésanges*. Tous les mardis après-midi, il en pousse la porte aux alentours de 14h50 et y retrouve une dizaine de papis et mamies, a priori volontaires pour jouer. La grande salle commune sert à la fois aux repas et aux animations, les pensionnaires attendent son arrivée. Les fidèles ne manquent jamais : Gaston, Georgette, Thérèse et Marguerite piaffent d'impatience devant les tables nettoyées au désinfectant. D'autres arrivent au compte-goutte, sur leurs deux jambes ou dans leur fauteuil roulant poussé par une aide-soignante. Il ne sait rien des discussions qui ont présidé à la composition du groupe du jour. « Mais si, Madame Dulac, vous allez faire un petit loto aujourd'hui, ça va vous distraire... » Chacun s'installe plus ou moins maladroitement. Parfois, une main jeune et leste vient replacer une jambe raidie, laquelle ne parvient pas à trouver sa place sur un cale-pieds ou sous une chaise... William sourit. Avant de franchir la porte de l'Ehpad, il ignorait tout de ce qui s'y tramait. Mais à présent qu'il en est un habitué, il découvre en lui des monceaux de patience. Tous ces petits vieux lui donnent une raison de vivre. Il passe de table en table distribue le matériel de jeu. Sa bonne humeur déride les visages et fait naître des sourires. Elle verse une petite étincelle dans l'œil torve des pensionnaires les plus atteints qui gisent dans des fauteuils aux dossiers inclinés. Il se propose d'enchaîner deux parties dont l'enjeu est invariablement un flacon de shampoing ou une bouteille d'eau de Cologne bon marché.

« Super Georgette, le 41, regardez, vous l'avez ! » Les résidents ont bien des noms de famille mais les appeler par leurs prénoms lui semble tellement plus humain. « Il faut manger votre compote, madame Machin ». « Soyez raisonnables, monsieur Bidule... » « N'enlevez pas votre serviette, madame Muche », s'entendent-ils dire à longueur de journée. William ne veut pas prendre sa part à cette litanie d'injonctions ou d'interdictions impersonnelles. Ce n'est pas lui qui participerait à leur inéluctable humiliation collective. Traiter ces personnes âgées comme s'ils étaient ses propres grands-parents lui semble la moindre des choses. Il ne manque pas d'indulgence avec

les joueurs les plus perdus car il n'est pas dupe. Certains pédalent un peu dans la choucroute. Néanmoins, il continue à leur parler comme si nul grain de sable ne s'était glissé dans les rouages de leur raison. Question de dignité. Pour eux. Gaston a remporté la première partie, fier comme un pape, et, sans raison apparente, Marguerite demande à sortir dans le jardinet. William ne se formalise pas. Marguerite aime le grand air, il le sait. Elle vivait à l'extérieur, autrefois. Il lui arrive parfois de quitter le jeu, surtout quand il fait très beau comme aujourd'hui. Une aide-soignante vole à son secours car ses rhumatismes articulaires déforment ses doigts et l'empêchent de manipuler correctement son chariot. C'est une épreuve pour cette femme qui marchait beaucoup. À présent, tout au plus arrive-t-elle à faire bouger son engin de quelques centimètres lorsqu'elle est seule... Dans la salle, les cartons de jeu sont débarrassés de leurs jetons La seconde partie commence avec le numéro 18. Sur le pas de la porte, une volée de moineaux s'échappe bruyamment au moment où les deux femmes franchissent le seuil. Quelques têtes se tournent, assez pour déconcentrer le groupe. L'aide-soignante revient. William est obligé de reprendre : « Alors, le 18, personne n'a le 18 ? ». Peu à peu, les esprits se remobilisent mais le niveau de concentration n'est plus le même. Il en plaisante. Au bout de plusieurs numéros, une aide-soignante lève la main pour le compte d'Auguste, qui semble avoir remporté une quine. William vérifie. Il félicite le vieux monsieur avant de tirer un nouveau numéro et de l'annoncer à la cantonade. Il déclame ainsi une succession d'autres nombres à haute et intelligible voix. La seconde partie est gagnée assez rapidement par une dame qui se voit remettre son lot par la directrice de l'Ehpad. « Bravo, madame Lalanne ! Tenez... » L'heureuse gagnante semble ne pas faire grand cas de la bouteille d'eau de Cologne, celle remercie du bout des lèvres et, timide, demande « Je voudrais que William me fasse une bise ». Ce dernier, récupère son matériel de loto mais il bien a entendu. « Bien sûr, Mado... » Il ne refuse jamais. Chaque petit plaisir est important pour eux. Il n'a pas perdu une once de sa bonne humeur et prend ensuite congé des uns et des autres, le cœur léger et avec la sensation d'avoir été utile. Sur les tables arrivent déjà les compotes et les bols. Il est temps pour William de quitter l'EHPAD.

Il pousse la porte, la sacoche contenant cartons et jetons vissée sur l'épaule. Marguerite est seule, là-bas, dans le jardinet, assise dans son fauteuil roulant. Plantée face au portillon, elle agite son bras droit désespérément. Tente-t-elle d'atteindre le digicode ? « Alors Marguerite, ne seriez-vous en train d'essayer de fuguer ? », lui dit-il, jovial. Elle tourne la tête. Ses traits sont empreints de tristesse. Aussitôt, il gomme de son visage toute marque d'humour. L'heure n'est plus à la plaisanterie. Les yeux de Marguerite débordent d'une mélancolie insoutenable qui semble vouloir dire « Je veux sortir, je veux courir le monde comme autrefois » Mais il y a bien longtemps qu'elle a cessé, même de courir. Alors William lance un coup d'œil derrière lui. A l'intérieur, toute l'équipe s'active pour aider les résidents à prendre leur collation. Marguerite a-t-elle été oubliée pour le goûter ? Cela semble être la dernière de ses préoccupations. Au diable les règles et les convenances ! « Marguerite, si on prenait la poudre d'escampette ? — Oh, vous croyez ? s'inquiète-t-elle. — On ne dira rien à personne... » Un sourire apparaît sur les traits ridés. William compose le code sur le boîtier métallique. Bip, bip, bip, bip... La gâche du portillon se déclenche. Il empoigne le

fauteuil et le pousse sur le trottoir. Plus que quelques mètres... Après l'église, ils ne seront plus à la vue. Le temps qu'on s'aperçoive de leur absence, une ou deux heures seront passées. Marguerite rayonne : « Que je suis heureuse d'avoir pris la clé des champs ! Merci mon petit... — Avec plaisir » lui répond William. « Où voulez-vous aller ? » La commune de Bourg-les-Saules est un village- rue. Une longue route centrale, à partir de laquelle des ramifications prennent naissance, la traverse. « Par là », indique la vieille dame de son doigt crochu. La ruelle dans laquelle ils viennent de s'engager ne comporte pas de trottoir et oblige William à rouler sur la chaussée. Le fauteuil roulant et son occupante sont agités de soubresauts. Les cahots font rire la vieille dame. « Je m'amuse comme une petite folle ! ». Après quelques lacets, le chemin aboutit en pleine campagne. « Courez ! » réclame soudain Marguerite. William s'exécute. Si cela doit être son dernier voyage, autant qu'il soit joyeux, songe-t-il. Il n'a pas réussi grand-chose dans sa vie mais à l'aune de la joie affichée par Marguerite, il a le sentiment d'avoir enfin pris une bonne décision. Pas une seconde, il n'a envisagé de demander la moindre autorisation pour promener la résidente. Non, ce n'est pas ce qu'elle souhaitait. Il l'a compris devant le portillon tout à l'heure. Elle ne voulait pas d'une promenade avec une aide-soignante qui l'aurait affublée d'une petite laine et ramenée à l'EHPAD au bout de dix minutes. Non, elle voulait prendre le large en cachette, partir loin, goûter à nouveau à un sentiment de liberté. En son for intérieur, William sait que c'est une fugue à durée limitée mais il peut bien offrir à la vieille dame une escapade au moins jusqu'au dîner. Quant aux répercussions... Que représente le blâme qu'il encourt au regard du bonheur de Marguerite ?

L'équipage poursuit son itinéraire aléatoire, émaillé des quelques directives que Marguerite lance de temps à autre. Soudain, elle regarde sur sa droite et s'écrie sans explications : « Le lac ! » William tourne la tête. Il n'aperçoit pas le moindre lac mais la force d'une certitude a percé dans l'intonation de Marguerite. « Si, si, c'est par là », insiste-t-elle, « J'en suis sûre, c'est là que je pêchais avec mon frère quand j'étais petite ». William ne met pas en doute ses allégations. Sans opposer la moindre objection, il tourne dans la direction indiquée et emprunte un chemin de terre peu carrossable. Le maniement du fauteuil roulant se complique mais qu'importe, il force un peu et prend son mal en patience. Il peut bien faire ça pour Marguerite... Le plan d'eau apparaît au bout de quelques minutes d'un laborieux parcours. Il n'a rien d'un lac. Peut-être apparaissait-il sous une autre dimension à la petite fille haute comme trois pommes. Tout au plus mérite-t-il la dénomination d'étang. Cerné de verdure, le point d'eau est paisible. Par endroits, des buissons de sureau et des églantiers ponctuent de leur délicate floraison le tapis d'herbe grasse qui en recouvre les berges. Marguerite demeure silencieuse mais son sourire en dit long sur sa joie à retrouver ce lieu familier. Depuis combien d'années n'est-elle pas venue ici ? William pose son blouson au sol et sans la consulter, glisse ses mains sous les jambes de la vieille dame. « Accrochez-vous à mon cou » Il la soulève doucement de son fauteuil et la dépose sur l'herbe avec précaution, en prenant soin de caler son dos contre un arbre. Il n'ose interrompre le silence contemplatif de Marguerite. Les instants s'égrènent au rythme des volées d'étourneaux qui piaillent et s'élancent dans l'azur avant de s'abattre sur d'autres branches. Parfois, une petite brise fronce la surface des eaux paisibles. Marguerite n'a

pas assez d'yeux pour saisir toutes les nuances et frémissements. Soudain, elle s'égaré dans ses songes, puis tourne vers William son visage à nouveau serein : « Et si on faisait un loto ? »

L'auteur

Originnaire du Sud-Ouest, Valérie de la Torre est l'auteure d'une quinzaine de romans et d'albums et d'une pièce de théâtre chez différents éditeurs jeunesse. Enrichie à travers une longue expérience dans l'enseignement, elle connaît bien le monde de l'enfance. Son goût pour l'éclectisme et son besoin d'expérimenter des choses la font naviguer régulièrement entre des productions très ludiques pour les tout-petits et des textes plus réalistes ou historiques pour les lecteurs à l'orée de l'adolescence. Depuis peu, elle élargit également ses perspectives en explorant le champ de la littérature générale. Plusieurs de ses nouvelles sont parues dans des revues. Elle écrit actuellement un roman tout en poursuivant ses projets en littérature jeunesse.